FR. M.-ANSELME DIMIER
MOINE DE TAMIÉ

LA SOMBRE TRAPPE

ÉDITIONS DE FONTENELLE

Lith. de L. Perrin à Lyon.

FR. M.-ANSELME DIMIER
MOINE DE TAMIÉ

LA SOMBRE TRAPPE

Les légendes
et la vérité

•

ÉDITIONS DE FONTENELLE
ABBAYE S. WANDRILLE
1946

Copyright by Editions de Fontenelle, 1946.

AVERTISSEMENT

La Trappe a fait couler beaucoup d'encre ; elle en fera couler encore. Elle fait aussi marcher les langues.

Mais pourquoi a-t-on écrit, continue-t-on à écrire et à raconter sur la Trappe et les Trappistes tant d'erreurs et de fables ?

Toute une littérature s'est plu à faire de la Trappe un sombre et morne séjour où de pieux fanatiques s'adonnent à d'effroyables pénitences.

Tout cela est enveloppé de mystère. Sans compter que le mot de Trappe vient encore évoquer je ne sais quel piège tendu sous les pas. On y pose le pied, la trappe bascule ; et l'on est pris. Déjà au XVII*e siècle, les adversaires de la fameuse réforme*

de la Trappe avaient fait le jeu de mots, dans des vers qui sont restés célèbres :

Je suis revenu de la Trappe
Cette maudite trappe à fou
Et si jamais le diable m'y attrape,
Je veux qu'on me casse le cou.
Ce maudit trou n'est qu'une trappe,
Ce maudit trou
N'est qu'une trappe à fou.

Toutes ces histoires, toutes ces légendes, on les colporte par ouï-dire, ou d'après des livres qui ne font que répéter d'autres livres, sans que jamais personne ait pris la peine de vérifier.

Quelques auteurs cependant nous ont mis en garde contre ces fables ; mais leurs ouvrages dorment dans l'oubli, sur les rayons poudreux des bibliothèques. D'ailleurs tous se bornent à dénoncer la fausseté de telle ou telle légende ; et je ne sache pas qu'il en existe un seul qui ait entrepris d'étudier l'origine et la diffusion de ces histoires qui courent partout, pour montrer qu'elles sont sans fondement.

C'est ce que je voudrais faire ici. Comment naissent les légendes, *tel pourrait être le titre de ces pages.*

J'ose espérer que le lecteur me saura gré d'apporter un peu de clarté dans cette question toujours actuelle.

Après un court chapitre où l'on trouvera quelques brefs renseignements sur la Trappe, ses origines, la réforme qui l'a rendue célèbre, et sur ce qu'elle est aujourd'hui ; j'étudierai successivement ce que l'on peut appeler les principales légendes qui courent sur la Trappe :

Frère il faut mourir,
Creuser chaque jour sa tombe,
Avoir tué père et mère,
Les emplacements malsains.

Enfin, en manière de conclusion, j'essaierai, en quelques mots, de mettre en lumière le véritable esprit de la Trappe, une fois dépouillé de ces oripeaux qui le rendent méconnaissable ; esprit qui n'est autre que celui de l'antique Cîteaux, ordre vieux de plus de huit siècles, dont saint Bernard de Clairvaux est le représentant le plus illustre, esprit tout imprégné de clarté, de paix et de joie.

Le lecteur curieux et amateur de précisions trouvera les preuves de tout ce que j'avance dans les notes qui se trouvent groupées à la fin de chaque chapitre.

Le Jour de la mort vaut mieux que celui de la naissance.
Eccles. VII. 2.

I

LA TRAPPE

Tout le monde connaît la Trappe et les Trappistes. Tout le monde a entendu dire que dans ce sombre monastère les religieux se saluent en disant : *Frère il faut mourir ;* que chaque jour chacun va au cimetière creuser sa propre tombe ; et que pour embrasser pareil genre de vie, il faut avoir tué père et mère.

C'est là à peu près tout ce que l'on sait. Qu'est-ce que la Trappe ? Quelles sont ses origines ? On n'y a jamais songé. Où se trouve la Trappe ? Existe-t-elle encore ? On n'en sait rien non plus.

A ces questions on va répondre en quelques mots.

La fondation de la Trappe remonte au XIIe siècle. Le comte de Perche, Rotrou, au cours d'un voyage en Angleterre en 1120, fit naufrage avec la *Blanche Nef*. Au plus fort de la tempête, se voyant sur le point de périr, il fit vœu à Notre-Dame, si elle lui obtenait la vie sauve, de construire une église en son honneur.

Sa prière fut exaucée et, de retour dans ses terres,

toutes les vertus, le monastère prospéra, les recrues affluèrent ; et quand mourut le célèbre réformateur, là où il n'avait trouvé que sept religieux qui n'avaient plus du moine que l'habit et le nom, il laissait une communauté fervente de plus de cinquante religieux, dont il fallait modérer l'ardeur dans les pratiques de la pénitence.

Quand, le 13 février 1790, la Révolution décréta la suppression des religieux, les Trappistes quittèrent la France sous la conduite du maître des novices, Dom Augustin de Lestrange, pour aller s'établir en Suisse, dans l'ancienne Chartreuse de la Valsainte, au canton de Fribourg. Après des vicissitudes de toutes sortes, quand enfin les religieux purent rentrer en France, Dom Augustin, devenu abbé, racheta l'abbaye de la Trappe réduite en ruines ; et en 1815 les Trappistes vinrent s'y installer.

Depuis 1892 la Trappe n'est plus chef de congrégation. En tant que réforme elle n'existe plus ; et officiellement il n'y a plus de Trappistes : ce sont les Cisterciens réformés.

Reconstruite entièrement en 1895, plus vivante et plus prospère que jamais l'abbaye de la Trappe est aujourd'hui l'une des premières maisons du grand Ordre des Cisterciens réformés, qui compte par le monde plus de quatre-vingts abbayes tant de religieux que de religieuses.

II

FRÈRE IL FAUT MOURIR

Parmi les légendes qui courent sur la Trappe il n'en est pas de plus fameuse que celle du *Frère il faut mourir*, ou *Memento mori*.

Au seul nom de Trappe, la première image qui se présente à l'esprit est celle de moines lugubres et muets qui ne desserrent les dents que pour se saluer dans l'ombre par ces mots.

La Trappe avait acquis une renommée mondiale par la réforme qu'y instaura l'abbé de Rancé à la fin du XVIIe siècle. Ce violent coup de barre dans le sens de l'austérité donna naissance, presque aux premiers jours, à mille fables invraisemblables sur le compte de l'illustre abbé et de sa réforme.

La conversion soudaine du jeune abbé de cour, en 1657, fit sensation. Les langues allèrent grand train ; les mauvaises langues surtout. La chronique scandaleuse s'en mêla et ne manqua pas d'y

déverser son venin. La plume aussi lui prêta son concours. Un pamphlet parut en 1685 sur la conversion de l'abbé de la Trappe, qui passa dans toutes les mains (1).

On sait qu'on colportait partout que le désespoir amoureux était le motif de cette conversion retentissante. La chose parut encore trop banale. Il fallait corser l'histoire. Voici en trois mots celle qu'on forgea : De passage à Paris, l'abbé de Rancé apprend la maladie de Mme de Montbazon, fameuse à la cour pour sa grande beauté et ses mœurs légères, et auprès de laquelle il avait depuis longtemps grandes et petites entrées. Il court à son chevet. En montant l'escalier il apprend qu'il arrive trop tard. Il entre dans la chambre, trouve devant lui le cadavre décapité placé dans le cercueil trop court. Près de là un linge ensanglanté : il le soulève et se trouve en face de la tête de la morte.

L'histoire eut le succès qu'on imagine. Il ne s'agissait que de cancaner ; on n'y regarda pas de si près. Mais aujourd'hui les historiens sont bien embarrassés pour débrouiller les faits.

Ceux qui les premiers ont entrepris d'écrire l'histoire de l'abbé de Rancé rejettent cette anecdote comme indigne du grand réformateur, ou se contentent de la passer sous silence (2). D'autres dans la suite y ont cru sur de simples impressions, parce que le tableau n'était pas pour leur déplaire.

Chateaubriand est de ceux-là (3). Plus près de nous M. Bremond, dans son *Abbé Tempête,* se pose d'abord en historien soucieux de s'en tenir à l'examen impartial des documents ; puis, après mille réticences, accordant d'une main ce qu'il refuse de l'autre, finit par emboîter le pas au grand romantique — auquel il décerne, en passant, un brevet de critique de métier, — et par céder, lui aussi, au *goût de l'horrible* (4).

Sainte-Beuve fait preuve d'une réserve pleine de bon sens, quand il dit, dans son *Port-Royal,* que tout ce qu'on a fait pour rabaisser la résolution de Rancé s'évanouit devant l'idée de l'Eternité bien comprise ; et que « là où les ressorts secrets et où les motifs secondaires échappent, il convient de ne s'arrêter qu'à l'inspiration dominante et manifeste » (5).

Edouard Herriot, étudiant le *tourment de Rancé,* dans son livre qui a pour titre *Dans la forêt normande,* se montre également réservé. Il tient Larroque, l'auteur du pamphlet, pour un « diffamateur professionnel », et n'accorde pas créance à l'histoire de la tête coupée « que, dit-il, Chateaubriand admet si facilement, parce qu'elle lui offre un merveilleux thème pour sa luxuriante imagination » (6).

D'ailleurs peu nous importe ici de savoir si, dans cette affaire, avait été franchie, oui ou non, *la chaste lisière de l'amitié spirituelle.* Ce que nous essayons de découvrir, c'est ce qui a bien pu faire que, dès l'origine de la réforme de Rancé, la Trappe a été associée au lugubre et au macabre. Car c'est un fait que dès 1775, un visiteur s'écriait en sortant du célèbre monastère : « Quelle morne et sombre solitude ! Quel séjour épouvantable et noir ! Où suis-je venu ! Je ne remporterai d'ici que des tableaux désolants et de lugubres souvenirs (7). »

A l'origine de tout cela il semble bien que l'on doive placer le pamphlet de Larroque. La porte une fois ouverte, toute une série d'histoires macabres suivirent bientôt. On alla jusqu'à raconter que Rancé avait emmené avec lui à la Trappe la tête de Mme de Montbazon. Chateaubriand se fit l'écho de ce bruit rocambolesque : « On prétend, dit-il, qu'on montrait à la Trappe la tête de Mme de Montbazon. dans la chambre des successeurs de Rancé (8). » Le *on prétend* est prudent. D'ailleurs l'auteur ajoute aussitôt : « ce que les solitaires de la Trappe ressuscitée rejettent. »

Il n'en fallait pas plus pour associer la Trappe à ce *goût de l'horrible* dans l'esprit des gens qui n'y regardent pas de si près.

Par ailleurs, au commencement du XVIIe siècle, avait pris naissance un ordre religieux qui se fit

remarquer entre tous par ses goûts macabres poussés à l'extrême. C'est l'Ordre des Ermites de Saint Paul premier ermite, que l'on appelait communément les *Frères de la Mort,* à cause qu'ils portaient sur leur scapulaire la représentation d'une tête de mort avec deux fémurs en sautoir. En plus de cela tout un appareil macabre était destiné à rappeler constamment à nos ermites la pensée de la mort.

C'est ainsi que les Constitutions portaient que lorsque les religieux se rencontraient, ils devaient se dire : « Pensez à la mort, mon très cher frère. » Avant de se mettre à table au réfectoire, ils allaient baiser, tour à tour, la tête de mort qui était au pied du crucifix ; et le frère chargé de la lecture à haute voix commençait par ces mots : « Souvenez-vous de votre dernière fin et vous ne pécherez point. »

Les têtes de mort étaient en honneur dans la maison : on en trouvait sur toutes les tables au réfectoire ; et chaque religieux devait en avoir une dans sa cellule.

Mais c'était surtout dans les cérémonies de la profession que tout ce déballage mortuaire touchait à son comble. Après avoir prononcé ses vœux, le religieux était étendu dans un cercueil et recouvert d'un drap mortuaire. Puis on chantait sur lui le *De profundis* et les versets de l'office des

morts. Après quoi chacun venait à son tour lui jeter l'eau bénite, en disant : « Mon frère, vous êtes mort au monde ; vivez pour Dieu. »

Quant au *Memento mori,* nous le trouvons en toutes lettres sur le grand sceau de l'ordre, entourant une tête de mort et des os en croix.

Il faut croire que toute cette mascarade funèbre n'eut pas grand succès. Les Constitutions des Ermites de saint Paul furent approuvées en 1620, et quelques années plus tard l'ordre fut supprimé par le pape Urbain VIII (9).

En tout cas, pour confondre tout cela avec l'histoire de la tête de Mme de Montbazon dans la cellule de l'abbé de Rancé, pour confondre du même coup Trappistes et Frères de la Mort, il n'y avait qu'un pas à faire. Ce pas, Chateaubriand — le *critique de métier* de M. Bremond, — le franchit sans sourciller. Ecoutez ce qu'il dit dans son *Génie du Christianisme :* « Voulez-vous maintenant vous transporter à la Trappe et contempler ces moines vêtus d'un sac, qui bêchent leurs tombes ? Voulez-vous les voir errer comme des ombres dans cette grande forêt de Mortagne, et au bord de cet étang solitaire ? Le silence marche à leurs côtés, ou, s'ils se parlent, quand ils se rencontrent, c'est pour se dire seulement : *Frère il faut mourir* (10). »

Sans nous arrêter à la mise en scène romanti-

RELIURE MACABRE D'UN EXEMPLAIRE DES « RELATIONS »

(*Voir p.* 13)

que, la confusion est évidente entre Trappistes et Ermites de saint Paul ; erreur d'autant moins excusable que l'auteur avait où prendre ses renseignements, car on sait que son frère mourut sous l'habit de convers à la Trappe de Sainte-Suzanne en Espagne, en 1802 (l'année même où parut le *Génie du Christianisme*) (11) ; et qu'une de ses cousines, entrée en religion en 1789, fut supérieure des Trappistines de Mondaye où elle mourut en 1832.

La légende était lancée ; elle fit son chemin. A tel point que lorsque Vigny, en 1822, dans son poème qui a pour titre *Le Trappiste*, racontant les événements d'Espagne, antérieurs de deux ans, où le roi Ferdinand VII, prisonnier des Cortès, fut obligé de traiter avec le peuple ameuté, le poète mettant en scène un Trappiste s'efforçant d'apaiser l'émeute, ne manque pas de placer quelque part dans sa harangue :

> Frères, il faut mourir ; qu'importe le moment ?

Quelques rares auteurs, dès le début du XIXe siècle ont relevé l'erreur, sans essayer d'en déceler l'origine (12). Mais les légendes ont la vie dure ; et depuis plus d'un siècle, le *Frère il faut mourir* mis au compte de la Trappe va se répétant de livre en livre, de bouche en bouche, sans que jamais personne ait songé à aller vérifier.

Il faut avouer que les Trappistes eux-mêmes

se prirent au jeu, et donnèrent comme un fondement à la légende, en marquant un goût prononcé pour les insignes macabres. C'est ainsi que, dès la fin du XVIIe siècle, on reliait les *Relations de la mort de quelques religieux de l'abbaye de la Trappe*, en ornant le dos de la reliure de fers représentant une tête de mort avec deux os en sautoir.

Ce goût ne fit que s'accroître à la Valsainte, en Suisse, où les Trappistes trouvèrent un refuge pendant la Révolution. On y voyait au milieu du réfectoire « une petite table, sur laquelle était une croix de bois blanc, avec une tête de mort tirée du cimetière même du couvent (13) » ; tout comme on le pratiquait chez les Frères de la Mort.

Au retour des Trappistes en France après la Révolution, la Trappe et les premières fondations qu'elle fit offrirent bientôt aux yeux des visiteurs tout un arsenal d'emblèmes et d'inscriptions macabres qui contribuèrent à enraciner de plus en plus la légende de la sombre Trappe.

A la Trappe, avant d'arriver à l'abbaye, en pleine forêt, on trouvait une croix de bois sur laquelle étaient gravés ces vers :

> C'est ici que la mort et que la vérité
> Elèvent leurs flambeaux terribles.
> C'est de cette demeure, au monde inaccessible,
> Que l'on passe à l'Eternité (14).

Et sur la grande porte du monastère un petit judas avait « pour grillage une tête de mort et des os croisés (15) ».

Mais c'est surtout dans les abbayes du Port-du-Salut, dans le Maine, et du Mont-des-Olives, en Alsace, que nous trouvons le plus bel exemple de décoration macabre qui terrifiait les visiteurs.

En 1816, entrait en noviciat du Port-du-Salut, à l'âge de trente-cinq ans, le baron de Geramb, général autrichien et chambellan de l'empereur. Après une vie de campagnes mouvementées et des aventures sans nombre, il fut arrêté par la police de Napoléon et enfermé au donjon de Vincennes. Au bout de deux ans de captivité, au cours desquels il eut le loisir de méditer sur la vanité des choses de ce monde, il fut délivré par l'entrée des Alliés à Paris en 1814. Une conversion retentissante suivit de près sa libération.

Avant de devenir abbé et procureur général de la Trappe à Rome, il mena l'humble vie de Trappiste au Port-du-Salut et y remplit longtemps l'emploi de peintre-vitrier. Il fut donc chargé de badigeonner à la chaux les murs du monastère. Mais à la Trappe la mode était d'orner les murailles de pieuses et salutaires sentences. Notre guerrier converti avait un goût prononcé pour la méditation de la mort. Séjournant à Paris avant son entrée au cloître, il aimait à passer de longues heures au

TRAPPISTES AU RÉFECTOIRE
avec la tête de mort et l'inscription :
Fut-il roi, fut-il pâtre ?
(Voir p. 14)

Père-Lachaise au milieu des tombeaux. Naturellement ce fut cette pensée de la mort qui l'inspira dans le choix de ses sentences. Esprit original s'il en fut, plein de verve et d'imagination, il ne s'en tint pas là. De peintre en bâtiment, de peintre en lettres il voulut devenir artiste ; et bientôt aux sentences s'ajoutèrent les emblèmes : squelettes et têtes de mort.

C'est à lui que l'on doit cette énorme tête de mort, restée célèbre, qui ornait le réfectoire du Port-du-Salut, et sous laquelle étaient écrits ces mots : *Fut-il roi ? Fut-il pâtre ?* Célèbre aussi ce tableau dû à son pinceau, que l'on peut voir encore à l'entrée du dortoir, à l'abbaye du Mont-des-Olives, où l'ancien général passa une partie de sa vie. La mort, armée d'une faux, ses mains de squelette appuyées sur un petit mur, semble regarder tous ceux qui entrent. Au-dessous l'inscription *Diese Nacht vielleicht* (cette nuit peut-être) rappelle aux religieux qui vont prendre leur repos, que le sommeil est l'image de la mort.

Quantité d'autres productions du même genre, où la faiblesse de l'exécution le dispute à la pauvreté de l'invention, étaient répandues dans tous les coins du monastère. A tel point que l'historien de notre général devenu Trappiste va jusqu'à dire que « l'hôtellerie du Port-du-Salut devint comme un grand sépulcre », et qu' « en moins de deux

PEINTURE DU P. DE GÉRAMB

(*Voir pp. 14-15*)

ans le monastère avait pris l'aspect d'une nécropole (16) ».

De là la mode passa dans les autres Trappes, si bien qu'on aurait pu s'y croire au *Cabaret du Néant*, ou encore dans le Cabinet des Réflexions de quelque loge maçonnique, comme dit un visiteur de la Trappe au début du XIXe siècle (17).

Et tout cela semblait confirmer aux yeux du monde la fausse attribution aux Trappistes du *Frère il faut mourir*. En réalité, à aucune époque, dans aucun monastère de Trappistes, ces mots de salutation n'ont été en usage ; les frères se saluaient en silence, comme aux premiers jours de l'Ordre de Cîteaux (18).

Quant aux inscriptions et aux emblèmes macabres qui, pendant un temps, furent en grande vogue dans les Trappes, ce ne sont là qu'innovations singulières dues à quelques esprits extravagants et outranciers. Elles n'ont rien à voir avec l'ancien esprit et les traditions de l'ordre.

NOTES

1. LARROQUE, *Les véritables motifs de la conversion de l'abbé de la Trappe... ou Les entretiens de Timocrate et de Philandre sur un livre qui a pour titre : Les saints devoirs de la vie monastique ; Cologne*, 1685.

2. MAUPEOU, *La vie du Très-Révérend Père Dom Armand-Jean le Bouthilier de Rancé*, 1702, réfute l'anecdote, t. I, p. 74-75.

   MARSOLLIER, *La vie de Dom Armand-Jean le Bouthillier de Rancé*, 1703 ; et LE NAIN, *La vie du Révérend Père Dom Armand-Jean le Boutillier de Rancé*, 1715, n'en parlent pas.

3. CHATEAUBRIAND, *Vie de Rancé*, Milan, 1844.

4. BREMOND (Abbé), *L'Abbé Tempête*, p. 31-34

5. SAINTE-BEUVE, *Port-Royal*, liv. VI, ch. VI (9e édit. Hachette, t. IV, p. 46).

6. HERRIOT (Edouard), *Dans la forêt normande, le tourment de M. de Rancé*, p. 200-201.

7. [MARLIN (Fr.)], *Voyages en France et pays circonvoisins, Voyage de Brest à Paris en passant par la Trappe*, t. I, p. 11.

8. CHATEAUBRIAND, *Vie de Rancé*, liv. II, Milan, 1844, p. 80. — Ce détail se trouve également dans [SAINT-GERVAIS (Louis le Bouyer de)], *Promenade au monastère de la Trappe*, Paris, 1822, p. 49.

9. Voir HÉLYOT, *Dictionnaire des ordres religieux*, édit. MIGNE, t. III, col. 145-148.

10. CHATEAUBRIAND, *Le Génie du Christianisme*, IVe partie, liv. III, ch. VI ; édit. 1828, t. III, p. 133.

Cependant dès la fin du XVIIIe siècle, on trouve une allusion au *Frère il faut mourir* dans BACULARD D'ARNAUD, *Les Amants malheureux ou le comte de Comminges*, drame en trois actes qui parut en 1764, et dont il sera question au chapitre suivant.

A la scène 2e du troisième acte, on voit les religieux sonner la cloche, chacun à son tour, pour une sépulture. Ils se passent la corde l'un à l'autre en disant *Mourir*.

L'auteur dit dans une note explicative : « On attribue ici aux Religieux de la Trappe une coutume établie, dit-on, chez d'autres Religieux : on prétend qu'ils se donnent successivement la corde d'une cloche qu'ils sonnent en disant : *Frère il faut mourir !* On a cru que ce seul mot de *Mourir !* produisait plus d'effet. »

Peut-être est-ce là que Chateaubriand est allé chercher ses informations.

11. Il prit l'habit en 1799 sous le nom de frère Jean-Climaque. Voir ses lettres dans *Le Génie du Christianisme*, IVe partie, liv. III, notes et éclaircissements ; édit. 1828, t. V, p. 155-190.

12. Voir par exemple : RICHER, *Voyage à l'abbaye de la Trappe de Melleray*, 1823 ; p. 91-92. — *Relation d'un Voyage à l'abbaye de la Trappe du Port-du-Salut*, 1825 ; p. 53-54. — *La Trappe*, dans *le Magasin Pittoresque*, t. XVII (1849), p. 305-306 [Notez que la même revue dans un article intitulé *La Trappe*, t. III (1835), p. 197, fait écho à la légende]. — DE GRANDMAISON Y BRUNO, *Histoire de la Trappe*, 1852, p. 264. — GELLÉ (V.-A.), *Deux semaines à la Trappe*, dans *Revue du Monde catholique*, t. XI, no 94, 25 fév. 1865, p. 610, n. (1). — HUYSMANS, *En route*, Ire partie, ch. IX (édit. 1898, p. 191).

13. TARENNE, *Voyage à la Valsainte*, 1812, p. 23. — Voir également L.D.B., *Histoire civile, religieuse et littéraire de la Trappe*, p. 182.

FELLOWES, *A visit to the monastery of la Trappe in* 1817, p. 21, dit encore que chaque religieux avait une tête de mort dans sa cellule.

14. FELLOWES, *A visit to the monastery of la Trappe in* 1817, p. 9-10.

Il faut noter que ces vers ne sont pas une invention de la Trappe restaurée, puisqu'on les trouve cités en 1764 dans la description du décor du drame des *Amants malheureux* de BACULARD D'ARNAUD, dont il sera question au chapitre suivant.

15. QUESNAY DE BEAUREPAIRE, *Abbaye de Maison-Dieu N.-D. de la Grande Trappe*, 1897, p. 5.

16. INGOLD, *Général et Trappiste* (Père de Géramb), p. 129-130.

17. [SAINT-GERVAIS (Louis LE BOUYER DE)], *Promenade au monastère de la Trappe, avec le plan figuré*, 1822, p. 9.

18. *Cum sibi obviant, invicem salutent cum silentio*, disent encore aujourd'hui les Constitutions de l'Ordre.

LE COMTE DE COMMINGES CREUSANT SA TOMBE (*Voir p.* 29)

III

CREUSER CHAQUE JOUR SA TOMBE

A côté du *Frère il faut mourir*, rien n'est plus connu que la légende du Trappiste qui creuse lui-même sa tombe et qui, chaque jour, va en enlever une pelletée de terre.

On a dit plus haut comment les fables de ce genre coururent, dès les premiers jours, sur l'abbé de Rancé et sa réforme. Il est à croire que celle qui nous occupe présentement prit naissance, elle aussi de bonne heure.

Dès 1735 elle a déjà cours, car on en trouve l'écho dans le roman de Mme de Tencin qui parut cette année-là, et qui a pour titre : *Les mémoires du Comte de Comminge* (1). C'est l'invraisemblable histoire du jeune comte de Comminge follement épris de sa cousine Adélaïde de Lussan. Une haine implacable divise les deux familles et rend impossible l'union des deux amants. Le jeune

comte refuse le parti proposé par ses parents. Il apprend bientôt le mariage d'Adélaïde, et, de désespoir, se retire à la Trappe. De son côté Adélaïde, mariée contre son gré, connaît toutes les persécutions d'un mari jaloux. Séquestrée, elle ne réussit à s'enfuir que sous un déguisement masculin, pour aller, elle aussi, se réfugier dans un couvent. Et c'est à la Trappe même que, dissimulant son sexe, elle reçoit l'habit de Trappiste. Les deux amants vivent alors côte à côte sans se reconnaître. Un jour pourtant Adélaïde surprend le jeune comte pleurant sur le portrait qu'elle lui avait donné autrefois ; elle le reconnaît, mais n'en laisse rien paraître. Ce n'est qu'au moment de mourir qu'elle raconte tout. Etendue sur la cendre et la paille, elle agonise à l'infirmerie. Devant toute la communauté réunie elle fait à haute voix sa confession, et révèle son histoire devant celui que le désespoir de l'avoir perdue avait conduit à la Trappe. Dans son récit, voici le passage qui nous intéresse : « Il y a deux mois que, pour obéir à la règle du saint fondateur, qui a voulu, par l'idée continuelle de la mort sanctifier la vie de ses religieux, il leur fut ordonné à tous de se creuser chacun son tombeau ; je suivais comme à l'ordinaire, celui à qui j'étais liée par des chaînes si honteuses : la vue de ce tombeau, l'ardeur avec laquelle il le creusait, me pénétrèrent d'une affliction si vive, qu'il fallut

m'éloigner pour laisser couler les larmes qui pouvaient me trahir » (2).

Le comte de Comminge ne put retenir un cri : Adélaïde était morte.

Parmi toute l'œuvre de Mme de Tencin, ce petit drame sentimental remporta le plus grand succès et passa pour son chef-d'œuvre.

Depuis leur publication à la Haye en 1735, les *Mémoires du Comte de Comminge* n'eurent pas moins de trois éditions, sans compter une traduction espagnole (3).

Leur succès ne s'arrêta pas là. Elles inspirèrent les poètes. Le duc de la Vallière donna sur ce thème une romance en vingt-sept couplets qui parut en 1752. Voici comment y est raconté en deux couplets l'épisode en question :

Un mouvement involontaire
A ses pas semblait m'attacher,
Bientôt un mouvement contraire
Me défendait d'en approcher ;
Je n'osai m'en faire connaître.
Il troublait mon repos, je respectai le sien
Mais un triste hasard fit naître
Un instant où mon cœur perdit tout son soutien.
Le jour où bravant la nature
Pour voir tranquillement la mort
Vous creusez votre sépulture,
Il remplissait avec transport
Cette pieuse Barbarie ;
J'approchai, je le vis, il me perça le cœur,
Et mes larmes m'eussent trahie
Si ma fuite aussitôt n'eût caché ma douleur (4).

Mieux que cela. Baculard d'Arnaud en tira un drame en trois actes et en vers qui parut en 1764, sous ce titre : *Les amants malheureux ou le Comte de Comminge* (5).

La scène VI du troisième acte nous montre d'abord Comminge en prière dans le cimetière. Euthyme (c'est le nom qu'a pris Adélaïde en entrant à la Trappe) entre sans le voir et sans être vu. Il se dirige vers la fosse, l'examine, gémit, lève les mains au ciel, puis se retire. C'est alors seulement qu'il aperçoit Comminge, va vers lui, recule, revient. Cependant Comminge, qui ne l'a pas vu, va creuser sa fosse.

Je reproduis tout le passage, avec indication des jeux de scène :

COMMINGE

(*Se levant, comme on vient de le dire et allant vers sa fosse*)

Allons nous acquitter d'un barbare devoir
Qu'ai-je dit ? Le trépas n'est-il point mon espoir ?
(*Il prend la pioche.*)

O Terre, dans tes flancs !... à ton sein qui m'appelle...
Puis-je rendre assez tôt ma substance mortelle ?
(*Il est aisé de sentir que Comminge veut parler de son corps.*)

Ce cœur par vingt Tirans, déchiré, dévoré...
Pourrait-il assez tôt être au néant livré ?...
(*Il enfonce la pioche, creuse la terre, trouve de la résistance. Pendant ce temps Euthyme donne des baisers au tombeau, on dirait qu'il veut recueillir dans son cœur les larmes de Comminge.*)

Soutenons ce Spectacle, il apprend à mourir.

Act. dernier Sc. dernière

LA MORT D'ADÉLAIDE DE LUSSAN (*Voir p.* 24-25)

Tu m'opposes, ô Terre, un rocher inflexible...

(*Il arrache des pierres qu'il jette sur le bord de la fosse.*)

Ah ! t'ouvrir sous mes coups, c'est te montrer sensible...

(*Il prend la pelle, et jette la terre de côté et d'autre, il met les pieds dans sa fosse.*)

O mon Dieu, c'est ici que tu me soumettras...
De l'amour c'est ici que tu triompheras...

(*Euthyme se relève, tourne les yeux vers le ciel, met sa main sur son cœur, et retombe dans la même situation.*)

La pièce, elle aussi, eut du succès et connut à son tour jusqu'à six éditions et une traduction en espagnol (6). Elle fut représentée une première fois sur le théâtre de la Nation en 1790.

Enfin Maisonneuve composa, sur le même thème, en 1781, une *Héroïde ou lettre d'Adélaïde de Lussan au comte de Comminge* (7).

En arrivant à la scène du cimetière, pour que le lecteur soit au fait, l'auteur commence par l'avertir que les solitaires de la Trappe emploient tous les jours quelques moments à creuser leurs tombeaux. Adélaïde, entendant la cloche qui appelle les religieux à cet exercice, s'écrie :

Quel son triste et lugubre a frappé mon oreille !
Je sors comme d'un songe, et l'horreur qui m'éveille
Arrête les transports d'un tendre épanchement.
Où suis-je ? qu'ai-je fait ? et quel égarement !
L'airain qui retentit m'appelle... je succombe...
Tu vas donc, cher amant, descendre dans ta tombe,
La creuser à mes yeux... quel spectacle d'effroi !

Ne vois-je pas la mort errante autour de toi ?...
Mais j'entends s'avancer ces pieux solitaires.
Ah ! qu'ils sont fortunés dans leurs vertus austères !
Ce n'est pas sans espoir qu'ils souffrent tant de maux.
Hélas ! ils peuvent dire, en creusant leurs tombeaux :
Ici nous trouverons la fin de nos misères ;
Ils adressent au Ciel leurs vœux et leurs prières,
Et le Ciel les reçoit. Moi je souffre comme eux,
Mais ces travaux si durs, ces jeûnes rigoureux
Seront un jour pour eux des sources de délices,
Et moi je n'en attends que d'éternels supplices !

Le roman de Mme de Tencin se trouvait ainsi colporté partout.

Ajoutez à cela que Chateaubriand y fait allusion dans sa *Vie de Rancé*, en parlant du « solitaire mystérieux qui se fait reconnaître à l'ardeur avec laquelle il creuse son tombeau (8). »

C'était plus qu'il n'en fallait pour répandre la légende aux quatre coins du monde.

Entre temps on la retrouve en 1764, dans la *Lettre du comte de Comminges à sa mère* du poète Claude-Joseph Dorat. Le héros nous y est représenté creusant sa tombe :

...Au bord d'un lac tranquille
Je travaillais un soir à mon dernier asile.
Je creusais mon cercueil ; en moi-même absorbé
Je restai quelque temps sur ma bêche courbé.
Dans ces sombres objets, mon âme ensevelie
Aimait à contempler le terme de la vie
Sans trouble, sans terreur, trop faible pour mes maux
D'avance je goûtais le calme des tombeaux.

Une jolie gravure de Longueil d'après Eisen illustre ce passage. On y voit le comte de Comminges pensif, appuyé sur sa bêche, devant la fosse qu'il est en train de creuser, tandis qu'Adélaïde de Lussan, sous le costume de Trappiste, l'observe de loin (9).

On la retrouve encore dans une héroïde du poète Barthe, imprimée à Genève en 1765, et qui a pour titre : *Lettre de l'abbé de Rancé à un ami, écrite de son abbaye de la Trappe*, ornée de trois charmantes figures d'Eisen, gravées en taille douce par Longueil.

Chose curieuse : Chateaubriand, qui en parle dans sa *Vie de Rancé*, l'attribue à Colardeau (10). Or il se trouve que Colardeau est l'auteur d'une héroïde qui a pour titre : *Epître d'Héloïse à Abélard*, imitée de celle que fit paraître Pope.

Lettre de Rancé à un ami sur l'histoire de la tête coupée, épître d'Héloïse à Abélard, Barthe, Colardeau : la confusion s'explique aisément. Le plus piquant de l'histoire c'est que Chateaubriand rapproche ainsi l'aventure de Rancé et de Mme de Montbazon de celle d'Héloïse et d'Abélard (11).

Barthe retrace, sur le ton de la satire, l'histoire de la tête coupée, mentionnée plus haut. Plus loin c'est la conversion de Rancé qu'il nous décrit :

Ami, je ne suis plus ; je meurs dans le remords.
Je ne vois, je n'entends, n'appelle que la mort,

Tous les jours préparant un asile à ma cendre,
Mes mains creusent la terre où mon corps doit descendre.
Je m'occupe de l'heure où je serai caché.
Je mesure l'espace où je serai couché.
Autour de moi déjà j'entends prier mes frères ;
Déjà je vois fumer les flambeaux funéraires.
Hélas ! tu te souviens de ce riant séjour,
Qu'autrefois dans Paris je formai pour l'amour.
O mon ami, je creuse avec bien plus de joie
Cette tombe où des vers je dois être la proie (12).

La même image se retrouve dans le poème de Delille sur *Les Jardins*, qui parut en 1782 :

Vous aimerez ce bois sombre et religieux,
Ses pâles habitants, leur rigide abstinence,
Leur saint recueillement, leur éternel silence,
Et, la bêche à la main, la pénitence en deuil,
Anticipant la mort et creusant son cercueil (13).

Et Vigny, dans son poème du Trappiste, déjà cité, ne manque pas de nous dire :

Soit que la main de Dieu le couvre ou se retire,
Le condamne à la gloire ou l'élève au martyre,
S'il vit, il reviendra sans plainte et sans orgueil,
D'un bras sanglant encore achever son cercueil (14).

Ici et là ce n'était qu'une image de poète ; mais Chateaubriand, dans son *Génie du Christianisme*, prend la chose à la lettre, quand il nous parle de ces « moines vêtus d'un sac, qui bêchent leurs tombes (15) ».

De fait, on racontait que l'abbé de Rancé avait

lui-même préparé sa tombe et qu'il avait soin de la creuser, lorsque la terre s'éboulait (16).

Il n'en fallait pas tant pour accréditer la légende par tout le monde : le Trappiste allant chaque jour enlever une pelletée de terre de la fosse où reposeraient ses restes mortels.

Le simple fait de préparer sa tombe n'a rien d'extraordinaire, et qui ne soit conforme à l'antique tradition. Déjà les anciens Pères, pour rappeler aux religieux cette salutaire pensée de la mort, avaient coutume de placer, soit dans le cloître, soit dans l'église, une fosse qui devait rester toujours ouverte (17).

On lit encore, dans les *Moines d'Occident* de Montalembert, qu'au VIe siècle, Césarie, sœur de saint Césaire d'Arles, abbesse du monastère fondé par le saint évêque et qui depuis porta son nom, « avait fait préparer et ranger symétriquement autour de l'église du monastère des cercueils de pierre pour elle et pour chacune de ses sœurs ». Toutes vivaient ainsi et chantaient jour et nuit les louanges de Dieu en présence de ces tombes ouvertes pour les attendre (18).

Au XIIe siècle, un Cistercien anglais, le saint abbé Ælred de Rievaulx, allait s'asseoir fréquemment dans une fosse qu'il avait fait creuser dans le sol de son oratoire, pour y méditer sur la mort. L'histoire raconte même qu'il y fut plus d'une fois visité par les anges (19).

Rien d'extraordinaire dans ces pieuses pratiques. Et il n'est pas rare de voir les gens du siècle eux-mêmes préparer leur tombeau, prenant souvent le soin d'entrer dans tous les détails. A commencer par Chateaubriand, qui choisit sa sépulture dans un îlot battu des flots de l'Océan, dans la baie de Saint-Malo.

On se rappelle aussi les vers de Ronsard :

Je défends qu'on ne rompe
Le marbre, pour la pompe
De vouloir mon tombeau
Bastir plus beau.

Mais bien je veux qu'un arbre
M'ombrage en lieu d'un marbre
Arbre qui soit couvert
Toujours de verd (20).

Et ceux de Musset, qu'on a gravés sur son tombeau au Père-Lachaise :

Mes chers amis quand je mourrai,
Plantez un saule au cimetière.
J'aime son feuillage éploré,
La pâleur m'en est douce et chère
Et son ombre sera légère
A la terre où je dormirai (21).

L'extraordinaire, on le trouva dans la pelletée quotidienne du Trappiste allant creuser sa tombe au signal de la cloche. Pour invraisemblable qu'elle soit, la fable ne s'en répandit pas moins de bouche en bouche, de livre en livre, sans que personne

se souciât jamais de réfléchir un peu à tout ce qu'elle contient d'absurde.

L'abbé de Sept-Fons, Dom Chautard, il n'y a pas si longtemps, dans une conférence à la ligue DRAC sur les Cisterciens Trappistes, le montrait bien en disant : « Jugez quelle profondeur doit avoir la tombe de celui qui compte cinquante ans ou plus de vie religieuse ! (22) »

Ce n'est pas tout. Imagine-t-on ce que serait un cimetière de Trappistes où, chaque jour, chaque religieux — on en compte souvent soixante, cent quelquefois et plus, — viendrait enlever une pelletée de terre à sa propre fosse ! Imagine-t-on ce que serait cet immense alignement de trous béants ! On n'a pas idée d'un pareil chantier. Mais on n'y regarde pas de si près ; et la légende continue d'aller bon train.

Ici encore, il faut l'avouer, les Trappistes eux-mêmes ont en quelque sorte contribué à l'accréditer. L'abbé Dom Augustin de Lestrange qui, à la Révolution, présida à l'exode des Trappistes et leur trouva un refuge en Suisse, dans l'ancienne Chartreuse de la Valsainte, avant de pérégriner par toute l'Europe et même en Amérique pour échapper à la persécution, l'abbé de Lestrange institua de nouveaux règlements (23). On y remarque un surcroît d'austérités, peu conformes à la discrétion traditionnelle des moines bénédictins,

TRAPPISTE CREUSANT SA TOMBE

parmi lesquelles les plus marquantes sont les veilles et le travail des mains considérablement augmentés, ainsi que le coucher sur la planche nue.

Au chapitre du cimetière, innovant sur les règlements de l'abbé de Rancé, qui marquaient qu'on creusait la fosse le matin de la sépulture, le règlement de la Valsainte porte : « Au premier travail après l'enterrement (d'un religieux), on creuse la nouvelle fosse aux deux tiers de ce qu'elle doit être, et elle demeure ainsi ouverte jusqu'à ce qu'il meure quelqu'un (24). »

Tel est, à la lettre, le nouveau règlement. La fosse achevée devait avoir quatre bons pieds de profondeur, c'est-à-dire pas même un mètre et demi. Il devait donc y avoir en permanence au cimetière, une ébauche de tombe de moins d'un mètre de profondeur. Rien de plus (25).

La chose, on l'a vu plus haut, n'était pas en dehors de toute tradition monastique ; et bien qu'aucun règlement de ce genre n'existât chez les Cisterciens, Dom Martène, passant à Clairvaux, au commencement du XVIIIe siècle, note qu' « au cimetière il y a toujours une fosse commencée et à moitié faite (26). »

Que les religieux aient pris l'habitude de venir méditer devant cette fosse sur les fins dernières, rien d'étonnant à cela.

A une certaine époque cette passion pour tout ce qui parlait de la mort alla jusqu'à sortir des limites du cimetière et du cloître. Il fallait que les hôtes du monastère y trouvassent aussi leur part. On a vu plus haut que les sentences macabres ne leur étaient pas épargnées sur les murs de l'hôtellerie. Ce n'était pas assez : au Port-du-Salut, sous l'inspiration du Père de Géramb à n'en pas douter, on alla jusqu'à placer dans une tonnelle du jardin réservé aux hôtes un simulacre de tombe, avec une grande croix de bois, le tout agrémenté de sentences inscrites sur des planchettes suspendues à la charmille.

Quant à l'absurde légende de la pelletée de terre quotidienne, l'absence de tout fondement en fut dénoncée dans maints ouvrages sur la Trappe, même parmi les plus hostiles aux religieux (27). L'erreur n'en continua pas moins à courir ; et elle court encore.

Quant au règlement de la Valsainte au sujet de la fosse toujours prête au cimetière, les coutumes actuelles n'en font plus mention, et depuis plus de cinquante ans on ne l'observe plus nulle part. On se contente à la Trappe, comme par le passé et dans l'ancien Cîteaux, de creuser la tombe le jour même de l'enterrement.

NOTES

1. [TENCIN (Mme de)], *Les mémoires du comte de Comminge* (par d'Argental, la marquise de Tencin et Pont de Vesle). La Haye, 1735.

2. Edition de Paris, 1885, p. 144.

3. Amsterdam, 1786 ; Paris, 1812, 1815 et 1885 ; et *Memorias del conde de Comminge,* Paris, 1828.

4. [LA VALLIÈRE (Duc de)], *Les infortunés amours de Comminge,* romance, s. l., 1752 (sans pagination).

5. [BACULARD D'ARNAUD (Fr. Th.-Mar. de)], *Les amants malheureux ou le comte de Comminge,* drame en trois actes et en vers, La Haye, Paris, 1764.

6. Londres et Paris (1765) ; Amsterdam et Paris (1765) ; Paris (1768); Paris (1770); Paris (1771); Madrid (1791).

7. MAISONNEUVE (de), *Héroïde ou lettre d'Adélaïde de Lussan au comte de Comminge,* Paris, 1781.

8. CHATEAUBRIAND, *Vie de Rancé,* liv. II ; (édit. Milan, 1844, p. 80).

9. Voir [DORAT], *Lettre du comte de Comminges à sa mère, suivie d'une lettre de Philomèle à Progné*. Paris, 1764. — L'ouvrage fut réédité en 1768.

10. CHATEAUBRIAND, *Vie de Rancé*, liv. II ; (édit. Milan, 1844, p. 81).

11. La confusion ne peut faire aucun doute. L'auteur cite sous le nom de Colardeau ces deux vers :

> Je fuis vers ma demeure, éperdu, tourmenté :
> La tête et le cercueil étaient à mon côté.

qui appartiennent à l'héroïde de Barthe.

Noter que CHATEAUBRIAND dit : *erraient à mon côté*, citant sans doute d'ap. L. D. B., *Hist. civile, relig. et litt. de la Trappe*, p. 269, où figure cette faute d'impression.

On notera qu'à propos d'Héloïse et d'Abélard Chateaubriand parle de l'héroïde de Colardeau dans son *Génie du Christianisme* et qu'il en cite des passages (2e partie, liv. III, ch. V).

Il n'est pas non plus sans intérêt de noter ici que Fontanes, dans sa *Chartreuse de Paris*, met Rancé et Comminge dans le même sac, quand il dit :

> Au Dieu consolateur en pleurant il se donne ;
> A Comminge, à Rancé, Dieu sans doute pardonne ;
> A Comminge, à Rancé, qui ne doit quelques pleurs ?
> Qui n'en sait les amours ? Qui n'en plaint les malheurs ?

12. BARTHE, *Lettre de l'abbé de Rancé à un ami, écrite de son abbaye de la Trappe*, Genève, 1765, p. 12-13.

13. DELILLE, *Les Jardins*, ch. II.

14. VIGNY, *Le Trappiste*, dans Œuvres complètes, édition Lemerre, s. d. (1837), t. I, p. 145-146.

15. CHATEAUBRIAND, *Le Génie du Christianisme*, 4e partie, liv. III, ch. VI.

16. *Relation d'un voyage à l'abbaye de N.-D. de la Trappe du Port-du-Salut*, Fougères, 1825 ; p. 52-53.

Il est certain que l'abbé de Rancé avait sa tombe toute prête. Voici en effet ce qu'il dit dans la relation de la mort du frère Euthyme : « Je le fais enterrer auprès de la fosse que j'ai choisie, et que je me suis réservée pour ma sépulture. » Voir *Relations de la vie et de la mort de quelques religieux de l'abbaye de la Trappe*, Paris, 1717, t. I, p. 299.

17. *Regula commentata*, cap. IV ; dans *Pat. Lat.*, t. LXVI, col. 325 D.

18. MONTALEMBERT, *Les moines d'Occident*, t. I, p. 251.

19. *B. Ælredi vita*, cap. II, n° 16 ; dans *Pat. Lat.*, t. CXCV, col. 202 B.

20. RONSARD, *Odes*, liv. IV.

21. Voir FALIP, *Paris-cimetières, guide aux sépultures des personnages célèbres*, p. 18.

22. CHAUTARD (Dom), *Les Cisterciens Trappistes, l'âme cistercienne* (conférence donnée à Paris le 28 janvier 1931), p. 10.

23. *Règlements de la Valsainte*, Fribourg, 1794.

24. *Règlements de la Valsainte*, ch. VIII, art. III (t. II, p. 435).

25. Le fait est consigné dans plusieurs ouvrages. Voir TARENNE, *Voyage à la Valsainte* (1812), p. 23 ; L.D.B., *Histoire civile, religieuse et littéraire de la Trappe, p.* 182 ; FELLOWES, *A visit to the monastery of la Trappe* (1817), p. 16 ; RICHER, *Voyage à l'abbaye de la Trappe de Melleray*, p. 92.

26. [MARTÈNE (Dom)], *Voyage littéraire*, t. I, 1re partie, p. 100.

27. Voir par exemple : [SAINT-GERVAIS (L. LE BOUYER DE)], *Promenade au monastère de la Trappe* (1822), p. 128, 134-135 ; RICHER, *Voyage à l'abbaye de la Trappe de Melleray*, p. 92 ; DE GRANDMAISON Y BRUNO, *Histoire de la Trappe*, p. 265 ; HUYSMANS, En route, 1re partie, ch. IX (édit. 1898, p. 191) ; *Magasin Pittoresque*, t. XVII 1849), article sur *La Trappe*, p. 305-306 [Noter que le même magasine, t. III (1835), p. 197, dans un autre article sur la Trappe rapporte la légende sur la pelletée de terre quotidienne].

IV

AVOIR TUÉ PÈRE ET MÈRE

Encore une fable qui court partout, et plus tenace encore peut-être que les autres, du fait que l'objet en est plus délicat et qu'il reste, en partie, enveloppé dans le secret de la conscience.

On n'en essaiera pas moins ici de faire, le départ entre la légende et la vérité.

« C'est un dicton dans le pays, lisons-nous dans la *Promenade au monastère de la Trappe*, qu'il faut avoir tué père et mère pour se faire Trappiste (1). » La Trappe ne serait donc qu'un ramassis de malheureux venus pour purger leur crime et cacher leur malheur et leur honte au fond du cloître.

La légende a pris naissance de bonne heure ; et rien d'étonnant à cela, si l'on se rappelle que Rancé, réformant son abbaye de la Trappe pour y entrer lui-même et y faire une pénitence rigoureuse, faisait figure de grand pécheur.